

Bibliothèque
de
PHILOSOPHIE

**L'Idiot
de la famille**

Gustave Flaubert

de 1821 à 1857



par

JEAN-PAUL SARTRE

*Nouvelle édition
revue et complétée*

nrf
Éditions Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1971, et 1988, pour la présente édition.*

PRÉFACE

L'Idiot de la famille est la suite de Questions de méthode. Son sujet : que peut-on savoir d'un homme, aujourd'hui ? Il m'a paru qu'on ne pouvait répondre à cette question que par l'étude d'un cas concret : que savons-nous — par exemple — de Gustave Flaubert ? Cela revient à totaliser les informations dont nous disposons sur lui. Rien ne prouve, au départ, que cette totalisation soit possible et que la vérité d'une personne ne soit pas plurale ; les renseignements sont fort différents de nature : il est né en décembre 1821, à Rouen ; en voilà un ; il écrit, beaucoup plus tard, à sa maîtresse : « L'Art m'épouvante » ; en voilà un autre. Le premier est un fait objectif et social, confirmé par des documents officiels ; le second, objectif aussi lorsqu'on s'en tient à la chose dite, renvoie par sa signification à un sentiment vécu et nous ne déciderons rien sur le sens et la portée de ce sentiment que nous n'ayons d'abord établi si Gustave est sincère, en général et, particulièrement, en cette circonstance. Ne risquons-nous pas d'aboutir à des couches de significations hétérogènes et irréductibles ? Ce livre tente de prouver que l'irréductibilité n'est qu'apparente et que chaque information mise en sa place devient la portion d'un tout qui ne cesse de se faire et, du même coup, révèle son homogénéité profonde avec toutes les autres.

C'est qu'un homme n'est jamais un individu ; il vaudrait mieux l'appeler un universel singulier : totalisé et, par là même, universalisé par son époque, il la retotalise en se reproduisant en elle comme singularité. Universel par l'universalité singulière de l'histoire humaine, singulier par la singularité universalisante de ses projets, il réclame d'être étudié simultanément par les deux bouts. Il nous faudra trouver une méthode appropriée. J'en ai donné les princi-

pes en 1958 et je ne répéterai pas ce que j'en ai dit : je préfère montrer, chaque fois que ce sera nécessaire, comment elle se fait dans le travail même pour obéir aux exigences de son objet.

Un dernier mot : pourquoi Flaubert ? Pour trois raisons. La première, toute personnelle, il y a bien longtemps qu'elle ne joue plus bien qu'elle soit à l'origine de ce choix : en 1943, relisant sa Correspondance dans la mauvaise édition Charpentier, j'ai eu le sentiment d'un compte à régler avec lui et que je devais, en vue de cela, mieux le connaître. Depuis, mon antipathie première s'est changée en empathie, seule attitude requise pour comprendre. D'autre part, il s'est objectivé dans ses livres. N'importe qui vous le dira : « Gustave Flaubert, c'est l'auteur de Madame Bovary. » Quel est donc le rapport de l'homme à l'œuvre ? Je ne l'ai jamais dit jusqu'ici. Ni personne à ma connaissance. Nous verrons qu'il est double : Madame Bovary est défaite et victoire ; l'homme qui se peint dans la défaite n'est pas le même qu'elle requiert dans sa victoire ; il faudra comprendre ce que cela signifie. Enfin ses premières œuvres et sa correspondance (treize volumes publiés) apparaissent, nous le verrons, comme la confidence la plus étrange, la plus aisément déchiffrable : on croirait entendre un névrosé parlant « au hasard » sur le divan du psychanalyste. J'ai cru qu'il était permis, pour cette difficile épreuve, de choisir un sujet facile, qui se livre aisément et sans le savoir. J'ajoute que Flaubert, créateur du roman « moderne », est au carrefour de tous nos problèmes littéraires d'aujourd'hui.

A présent, il faut commencer. Comment ? Par quoi ? Cela importe peu : on entre dans un mort comme dans un moulin. L'essentiel, c'est de partir d'un problème. Celui que j'ai choisi, d'ordinaire on en parle peu. Lisons, pourtant, ce passage d'une lettre à M^{lle} Leroyer de Chantepie : « C'est à force de travail que j'arrive à faire taire ma mélancolie native. Mais le vieux fond reparaît souvent, le vieux fond que personne ne connaît, la plaie profonde toujours cachée¹. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Une plaie peut-elle être native ? De toute manière, Flaubert nous renvoie à sa protohistoire. Ce qu'il faut tenter de savoir, c'est l'origine de cette plaie « toujours cachée » et qui remonte en tout cas à sa première enfance. Cela ne sera pas, je crois, un mauvais départ.

1. Croisset, 6 octobre 1864.

Première partie

LA CONSTITUTION

Un problème

Lire.

Quand le petit Gustave Flaubert, égaré, encore « bestial » émerge du premier âge, les techniques l'attendent. Et les rôles. Le dressage commence : non sans succès, semble-t-il ; personne ne nous dit, par exemple, qu'il ait eu du mal à marcher. Au contraire nous savons que ce futur écrivain a buté quand il s'est agi de l'épreuve primordiale, de l'apprentissage des mots. Nous tenterons de voir, tout à l'heure, s'il eut, dès l'origine, des difficultés à parler. Ce qui est sûr, c'est qu'il fit mauvaise figure dans l'autre épreuve linguistique, initiation et rite de passage, l'alphabétisation : un témoin rapporte que le petit garçon sut ses lettres très tard et que ses proches le tenaient alors pour un enfant demeuré. Caroline Commanville, de son côté, fait le récit suivant :

« Ma grand'mère avait appris à lire à son fils aîné. Elle voulut en faire autant pour le second et se mit à l'œuvre. La petite Caroline à côté de Gustave apprit de suite, lui ne pouvait y parvenir, et après s'être bien efforcé de comprendre ces signes qui ne lui disaient rien, il se mettait à pleurer de grosses larmes. Il était cependant avide de connaître et son cerveau travaillait... (un peu plus tard le père Mignot lui fait la lecture) dans les scènes suscitées par la difficulté d'apprendre à lire, le dernier argument de Gustave, irréfutable selon lui, était : "À quoi bon apprendre puisque Papa Mignot lit ?" Mais l'âge du collège arrivait, il fallait à toute force savoir... Gustave s'y mit résolument et, en quelques mois, rattrapa les enfants de son âge. »

Ce mauvais rapport aux mots, nous verrons qu'il a décidé de sa carrière. Encore faut-il ajouter foi, dira-t-on, à la nièce de Flau-

bert. Et pourquoi pas ? Elle vivait dans l'intimité de son oncle et de sa grand-mère : c'est de celle-ci qu'elle tient ses renseignements. On sera détourné pourtant de lui faire entièrement crédit par le faux enjouement du récit. Caroline élague, expurge, adoucit ; si, par contre, l'incident raconté ne lui semble pas compromettant, elle le fignole, forçant sur la rigueur aux dépens de la vérité. Il suffit d'une lecture pour trouver la clé de ces déformations doubles et contraires : le but est de plaire sans quitter le ton de la bonne compagnie.

Revenons sur le passage que je viens de citer : nous n'aurons aucune peine à entrevoir l'enfance ingrate de Gustave dans sa vérité. On nous dit que l'enfant pleurait à chaudes larmes, qu'il était avide de connaître et que son impuissance le désolait. Puis, un peu plus bas, on nous montre un cancre fanfaron, buté dans son refus d'apprendre : pour quoi faire ? le père Mignot lit pour moi. Est-ce le même Gustave ? Oui : mais la première attitude est provoquée par un constat qu'il fait lui-même : adversité des choses, incapacité de sa personne. L'*Autre* est là, naturellement : c'est le témoin, c'est le milieu astringent, c'est l'exigence. Mais il ne suscite pas le chagrin du petit, relation spontanément établie entre les impératifs inanimés de l'alphabet et ses propres possibilités. « Je dois mais je ne peux pas. » La seconde attitude suppose une *relation agonistique* entre l'enfant et ses parents. Caroline Commanville nous dit, comme en passant, qu'il y avait des scènes ; cela suffit. Ces scènes ne vinrent pas tout de suite. Il y eut le temps de la patience, puis celui de l'affliction, enfin, celui des reproches : au début, on incrimine la nature, plus tard on accuse le petit de mauvaise volonté. Il répond par forfanterie qu'il ne ressent pas le besoin d'apprendre à lire ; mais il est déjà vaincu, déjà truqué : il prétend expliquer son refus de s'instruire donc il l'admet ; les parents n'en demandent pas davantage et toutes leurs impatiences sont justifiées. L'humilité désarmée, l'orgueilleux dépit qui fait la victime reprendre à son compte le malin vouloir dont elle est faussement accusée, ces deux réactions sont séparées par plusieurs années. Il y eut, chez les Flaubert, un certain malaise quand Gustave, affronté aux premières tâches humaines, se montra dans l'incapacité de les remplir. Ce malaise, de jour en jour accru, persista longtemps, s'envenima. On fit violence à l'enfant. Cette violence, à peine évoquée mais si lisible, suffit à craqueler le récit bénin. Une étrange confusion de M^{me} Commanville vient accentuer notre gêne : elle laisse entendre que Gustave et Caroline Flaubert apprirent à lire ensemble. Or Gus-

tave avait quatre ans de plus que sa cadette. En supposant que M^{me} Flaubert ait commencé à l'instruire vers cinq ans, la dernière-née, âgée de douze ou de treize mois, assistait aux leçons de son berceau. Les trois enfants d'Achille-Cléophas ont donc chacun à leur tour, reçu de M^{me} Flaubert des leçons particulières, le second neuf ans après que l'aîné sut lire, la troisième quatre ans après que le second s'y fut pour la première fois essayé. Voilà pourtant que M^{me} Commanville, sans s'effrayer de ces grands intervalles, convoque dans le même paragraphe ses deux oncles et sa mère. Pourquoi, puisqu'ils n'étudièrent pas ensemble? Lisez bien : M^{me} Flaubert se fit l'institutrice du brillant Achille; avec Gustave, elle recommence l'expérience. Par la raison que ses premiers succès l'avaient convaincue de ses dons pédagogiques : Achille dut être enfant prodige. Et Caroline, la dernière venue, mère de la narratrice, apprit en se jouant. Entre ces deux merveilles Gustave est coincé : inférieur à celle-ci comme à celui-là, il a pauvre mine. Comme si M^{me} Commanville s'était lancée dans cette comparaison — qui ne s'imposait pas — pour rappeler au public que les insuffisances du futur écrivain se trouvaient largement compensées par l'excellence des deux autres enfants. L'oncle était majeur quand la nièce vit le jour; quand *Madame Bovary* parut, elle avait onze ans; n'importe, même à elle qui n'en vit que la suite, les premières années de Gustave paraissent inquiétantes; il y eut ce retard, ensuite « la crise de nerfs » dont elle entendit sûrement parler de bonne heure, il n'en faut pas plus : elle utilisera cette gloire mais n'en sera jamais éblouie. M^{me} Commanville née Hamard est une Flaubert par sa mère; jusque dans l'éloge funèbre de son oncle elle tient à rappeler son appartenance à la famille scientifique la mieux famée de Normandie. Pour sauver l'honneur Flaubert, elle flanque un génie confinant à l'idiotie de deux bons sujets, de deux grosses têtes, vraie progéniture de savant. Si cette dame elle-même, un demi-siècle après les événements, ne peut se retenir de comparer les trois enfants, on devine sans peine ce que Gustave dut entendre, entre 1827 et 1830. Mais nous aurons l'occasion de revenir longtemps sur ces comparaisons. Il s'agissait de montrer que Gustave, par sa carence, se trouve au centre d'une tension familiale qui ne cessera pas de s'accroître avant qu'il ait rejoint les « enfants de son âge ».

Est-il assuré, pourtant, que le petit ne sut pas ses lettres avant neuf ans? Quand on voudrait y croire, comment admettre que Gustave sût écrire depuis si peu de temps quand il adressait à Ernest Chevalier, le 31 décembre 1830, donc à neuf ans, la lettre éton-

nante dont nous aurons mainte occasion de reparler ? À la relire, elle frappe par sa fermeté : phrases concises et drues, vraies ; l'orthographe est un peu fantaisiste : pas plus qu'il ne faut. A n'en pas douter, l'auteur a la maîtrise de ses gestes graphiques. Il propose d'ailleurs à son ami Ernest de « lui envoyer ses comédies ». Le passage n'est pas très clair : s'agit-il de pièces qu'il a déjà écrites ou de celles qu'il compte écrire lorsque Ernest « écrira ses rêves » ? En tout cas le mot d'*écrire* a déjà pour lui ce double sens qui en fait toute l'ambiguïté : il désigne à la fois l'acte commun de tracer des mots sur une feuille et l'entreprise singulière de composer des « écrits ». Nous pensions trouver un ci-devant idiot, à peine sorti des brumes : nous tombons sur un homme de lettres. Impossible. Il est vrai : un changement de milieu, l'intelligence d'une éducatrice, les conseils d'un médecin, tout peut servir aux enfants retardataires ; il leur suffit d'une chance. Et pour beaucoup de traînants, l'accès au monde de la lecture se présente comme une vraie conversion religieuse, longtemps, insensiblement préparée, tout à coup actualisée. Mais ces progrès soudains compensent les retards d'une année. De deux, à la rigueur, pas plus. Gustave, à croire sa nièce, en avait quatre ou cinq à rattraper.

Non : analphabète à neuf ans, l'enfant serait trop gravement atteint pour que son *sprint* final soit même concevable. Gustave sut lire en 1828 ou 29, c'est-à-dire entre sept et huit ans. Avant, son retard n'eût pas tant inquiété ; après, il n'eût jamais pu le rattraper.

Ce qui demeure vrai, c'est que les Flaubert sont soucieux. Longtemps Gustave n'a pu saisir les liaisons élémentaires qui font de deux lettres une syllabe, de plusieurs syllabes un mot. Ces difficultés en entraînaient d'autres : comment compter sans savoir lire ? Comment retenir les premiers éléments d'histoire et de géographie si l'enseignement reste oral ? On ne s'inquiète pas de cela aujourd'hui : les méthodes sont plus sûres et, surtout, on prend l'élève *comme il est*. À l'époque, il y avait un ordre à suivre et l'enfant devait s'y plier. Donc, Gustave était en retard sur toute la ligne.

Naïveté.

Pas tout à fait, cependant : le père Mignot lui faisait la lecture, le petit garçon se pénétrait d'une culture diffuse, littéraire déjà ;

les romans exerçaient son imagination, la fournissaient de schèmes nouveaux, il apprenait l'usage du symbole. Un enfant, s'il s'incarne de bonne heure en Don Quichotte, installe en soi-même, à son insu, le principe général de toutes les incarnations : il sait se retrouver dans la vie d'un autre, vivre comme une autre sa propre vie. Rien de tout cela, malheureusement, n'était visible. L'acquis, transparences neuves, clairières de l'âme, reflets, était de nature à multiplier le nombre de ses stupeurs : en tout cas, il ne le réduisait pas. M^{me} Flaubert ne sut rien de ses exercices. Et le doute commença à naître : Gustave n'est-il pas un idiot ? Nous retrouvons ses alarmes dans le récit enjoué de M^{me} Commanville :

« L'enfant était d'une nature tranquille, méditative et d'une naïveté dont il conserva des traces toute sa vie. Ma grand'mère m'a raconté qu'il restait de longues heures un doigt dans sa bouche, absorbé, l'air presque bête. À six ans un vieux domestique qu'on appelait Pierre, s'amusant de ses innocences, lui disait quand il l'importunait : "Va voir... à la cuisine si j'y suis." Et l'enfant s'en allait interroger la cuisinière : "Pierre m'a dit de venir voir s'il était là." Il ne comprenait pas qu'on voulût le tromper et devant les rires restait rêveur, entrevoyant un mystère. »

Texte curieux et menteur ; sous la bonne humeur de Caroline, la vérité perce : Gustave était un simple d'esprit, d'une invraisemblable crédulité pathologique ; il tombait fréquemment dans de longues hébétudes, ses parents scrutaient son visage et craignaient qu'il ne fût idiot. On ne peut admettre que ces confidences furent faites dans la gaieté, dans un triomphal soulagement ; ce serait mal connaître la mère de Gustave : elle n'a *jamais* cru au génie, pas même au talent de son fils. En premier lieu, ces mots n'avaient pas de sens pour elle : veuve d'une grosse tête, les grosses têtes seules avaient droit à son estime ; pratique, elle ne reconnaissait de talent qu'aux hommes *capables* et tenus pour tels, car la capacité leur permettait de vendre leurs services au plus haut prix. À ce compte-là, elle devait priser l'aîné de ses fils plus que le cadet. C'est ce qu'elle faisait probablement : sans trop l'aimer. Son cœur penchait vers l'autre ; et puis elle avait des difficultés avec sa bru. Mais elle s'imaginait qu'elle restait à Croisset par devoir : Gustave était un malade, il fût mort ou fou sans les soins maternels. Rien n'est plus étrange que ce couple de solitaires blessés dont chacun se terrait loin des hommes dans la maison du bord de l'eau et prétendait n'y rester que pour secourir l'autre. Mais la sollicitude glacée de M^{me} Flaubert montre le peu d'estime où elle tenait son fils ; l'idiotie d'abord,

l'alarme du père, un moment calmée puis d'un seul coup ressuscitée quand Gustave eut dix-sept ans, les années stériles de Paris et, pour finir, la crise de Pont-l'Évêque, le haut mal, enfin la séquestration volontaire et l'oisiveté, toutes ces infortunes lui semblaient liées par un fil secret : dans le cerveau du petit, quelque chose s'était détraqué, peut-être dès la naissance : l'épilepsie — c'était le nom qu'on donnait à la « maladie » de Flaubert — c'était, en somme, l'idiotie continuée. Il parlait, grâce à Dieu, il raisonnait mais il n'en était pas moins dans l'incapacité totale d'exercer un métier, ce qu'on avait craint de prévoir dès la sixième année. Il écrivait, bien sûr, mais si peu : que faisait-il là-haut, dans sa chambre ? Il rêvait, il se jetait sur son divan, terrassé par une attaque nouvelle ou bien il retombait dans ses vieilles hébétudes. Il travaillait, disait-il, à un nouveau monstre qu'il nommait « la Bovary » ; la mère, pressentant qu'il courait à l'échec, souhaitait qu'il ne terminât jamais son œuvre. Aucun vœu ne fut plus sage : elle s'en rendit compte quand elle apprit que ces gribouillages obscènes allaient déshonorer la famille et que l'auteur en serait traîné sur le banc d'infamie. La petite Caroline Hamard allait sur ses douze ans : les détails qu'elle nous rapporte, sa grand-mère lui en fit part dans les années qui suivirent le scandale. Il est clair que la veuve avait le sentiment de lui confier un douloureux secret, des appréhensions malheureusement confirmées : « Tout petit, déjà, ton oncle nous a donné beaucoup de soucis. » M^{me} Flaubert fut une mère abusive parce qu'elle était veuve abusée : elle exaspéra « l'irritabilité » de son fils cadet en reprenant à son compte, par piété, tous les jugements que l'Époux adorable avait portés sur lui. Caroline fut sa confidente. Gustave prenait une joie revancharde à faire l'éducation de sa nièce : moi, le forçat de l'abécédaire, instruit par mes souffrances, j'enseigne le monde à cette enfant sans qu'il lui en coûte une larme. Mais la grand-mère avait prévu contre lui sa petite-fille qui resta prévenue quoi qu'il fût et, incapable d'apprécier son oncle, s'entendit mieux à l'utiliser qu'à l'aimer. Pour donner au passage cité tout son sens, il faut y voir la transcription en style édifiant du bavardage malveillant de deux commères dont l'une est une femme vieillissante et geignarde, l'autre une petite-bourgeoise pas trop bonne de douze à quinze ans : elles déchirent à belles dents le locataire du premier, l'une par détresse et, souvent, par susceptibilité blessée, l'autre par jeune malignité conformiste. Et c'est la grand-mère qui a pu dire : « Une naïveté dont il a conservé des traces. » Caroline est incapable de faire une réflexion si juste ; du reste, il faut

l'avoir vue soi-même, dans sa réalité, l'innocence du petit garçon, pour la retrouver chez l'adulte sous des travestissements divers. Venant de M^{me} Flaubert, appuyée sur l'anecdote qu'on sait, l'intention est claire : ce romancier qui prétend lire dans les cœurs, ce n'est qu'un jobard, qu'un gobeur qui a conservé dans l'âge mûr l'exceptionnelle crédulité de son enfance. Quant à l'exemple rapporté, il surprend. A six ans, les enfants « normaux » ne s'orientent pas sans peine dans l'espace et dans le temps ; sur l'être, sur leur moi, ils hésitent, leur jeune raison s'embrouille. Mais ce vieillard qu'ils voient, qu'ils touchent et qui leur parle, *ici et maintenant*, on ne leur fera pas croire qu'il soit dans la même seconde à l'autre bout de l'appartement. A six ans, non. Ni à cinq, à quatre pas davantage : s'ils « vont voir à la cuisine », c'est qu'ils n'ont pas l'entier usage des mots, qu'ils n'auront compris qu'à moitié ou qu'ils s'élancent sans trop écouter, pour la joie de courir et de perdre haleine. En vérité, c'est que l'unicité des corps et leurs localisations sont des caractères simples et manifestes : il faut un travail de l'esprit pour les reconnaître mais que fera-t-il sinon intérioriser les synthèses passives de l'extérieur ? Le dédoublement, au contraire, ou l'ubiquité d'un être individué sont des vues de l'esprit, contredites par l'expérience quotidienne et que nulle image mentale ne peut étayer. En fait ces notions se caractérisent par leur complexité même : on ne peut les extraire que de la désintégration de l'identité ; pour concevoir cette gémellation de l'identique, il faut être adulte et théosophe. Un enfant retardé peut conserver longtemps une vue confuse de l'individualité localisée mais il n'en sera que plus éloigné de ces dichotomies : car pour rêver seulement qu'on dédouble un individu, il faut savoir d'abord l'individualiser. Gustave serait donc l'exception ? Ce serait grave : d'autant qu'il va jusqu'à interroger la cuisinière et que, même après sa déconvenue, il ne s'aperçoit pas qu'on l'a mystifié. Heureusement, la règle est rigoureuse, comme je viens de le montrer, elle ne tolère même pas la fameuse exception qui la confirmerait. Autrement dit, l'histoire est une invention pure et simple.

Explication par la confiance.

Cet exemple de naïveté n'est qu'un symbole. Caroline en a trouvé la niaiserie rassurante et lui a donné le coup de pouce qu'il fallait. Symbole de quoi ? D'une foule de petits événements familiaux, trop

« privés », pensait-elle, pour être racontés. Pour que le petit garçon crût son interlocuteur, il n'y eut jamais besoin, soyons-en sûrs, d'une pareille distorsion mentale : on lui donnait, pour rire, des informations fausses mais vraisemblables : que ses camarades de jeu n'étaient pas arrivés — quand ils l'attendaient derrière la porte ; que son père était parti « faire sa tournée » sans l'emmener — quand le médecin-chef se tenait derrière lui, prêt à le saisir et à le porter dans la carriole. Tous les parents sont facétieux ; pigeonnés depuis l'enfance, leur plaisir est de pigeonner leurs mômes : gentiment. Ils sont à cent lieues de se douter qu'ils les affolent. Les petites victimes doivent se débrouiller avec des sentiments faux qu'on leur prête et qu'ils intériorisent, avec des renseignements faux qui seront démentis sur l'heure ou dès le lendemain. Ces badinages ne sont pas toujours criminels : l'enfant grandit, se délivre par la contestation, regarde sans indulgence les grandes personnes faire les enfants. Or Gustave reste marqué. M^{me} Flaubert attache assez d'importance à ses naïvetés pour les rapporter à sa petite-fille, elle prétend que cette « innocence » n'a jamais entièrement disparu. Caroline a-t-elle raison de laisser entendre que l'amour est à l'origine de ces naïvetés ? Certes, le petit ne conçoit pas que les adultes puissent le décevoir par caprice. Après tout, Descartes ne garantit pas autrement notre savoir : Dieu est bon donc il ne peut vouloir nous tromper. Raison valable. Pour Gustave, c'est plus qu'une raison, c'est un humble droit. Il y a toujours eu dans la confiance une générosité calculatrice : je vous la donne, à vous de la mériter. Et le petit, dans l'élan de sa ferveur : puisque vous le dites, il faut que cela soit vrai ; vous ne m'avez pas mis au monde pour me berner. Mais cette foi du charbonnier, d'où lui vient-elle ? Poussée à l'extrême, n'est-elle pas elle-même une défense ? Ou, à tout le moins, n'a-t-elle pas pour office de remplacer quelque chose qui a été perdu ou qui n'a pas été donné, de combler une lacune ? Il faut avancer prudemment quand il s'agit d'une protohistoire et quand les témoignages sont rares et truqués. Nous tenterons, par une description suivie d'une analyse régressive, d'établir *ce qui manque*. Et, si nous y parvenons, nous chercherons par une synthèse progressive à trouver le *pourquoi* de cette carence. Nous ne perdrons pas notre temps : puisque, chez le futur écrivain, cette naïveté tenace exprime un mauvais rapport initial au langage, notre description ne visera d'abord qu'à préciser celui-ci.

Oui, la naïveté n'est originellement qu'une relation à la parole puisque c'est par la parole que ces bourdes sont communiquées.



JEAN-PAUL SARTRE

L'Idiot de la famille



« Que peut-on savoir d'un homme aujourd'hui ? » Par l'incessant mouvement de la méthode « progressive-régressive », des écrits à l'homme et de l'homme à l'histoire, *L'Idiot de la famille* traque Flaubert pour reconstituer en totalité compréhensible tout ce qu'on sait de lui. Loin de le réduire à l'état de pur objet d'étude, Sartre, sans indulgence mais presque amical, tourne autour de son sujet jusqu'au vertige, jusqu'au point de compréhension extrême où le biographe, comme étourdi par son propre manège, est bien près de se livrer lui-même. Et néanmoins c'est la subjectivité vivante de Gustave Flaubert que l'on sent restituée, le goût singulier de sa névrose.



9 782070 711901



88-IV A 71190 ISBN 2-07-071190-0

Extrait de la publication

350 FF tc